

THEATRES

L e m a g a z i n e

MARS | AVRIL 2004 n°13

Dossier

LE PRINTEMPS DUBILLARD avec Julie Depardieu

BULLE OGIER
en lumière

RENNES
à l'heure italienne

En scène
ALFREDO ARIAS

CATHERINE ARDITI

LE CIRQUE TROTTOLA

JAN FABRE

PIERRE RICHARD

EDITH SCOB

04859 - 13 - F: 6,00 € - RD

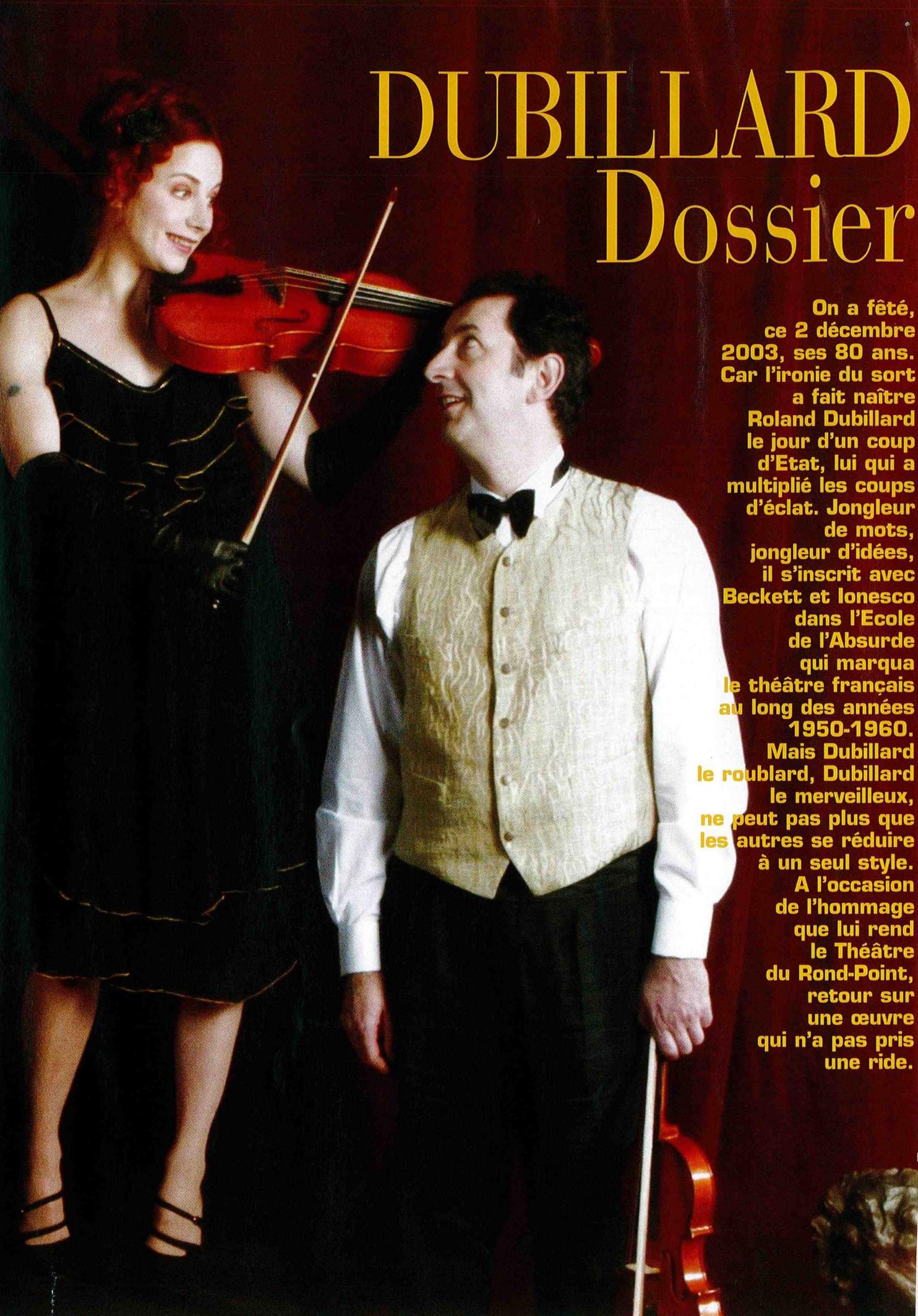


CH 9,80FS - BEL 7,10 € CAN 10,75 C.\$

Le jardin aux betteraves, de Roland Dubillard monté par Jean-Michel Ribes.



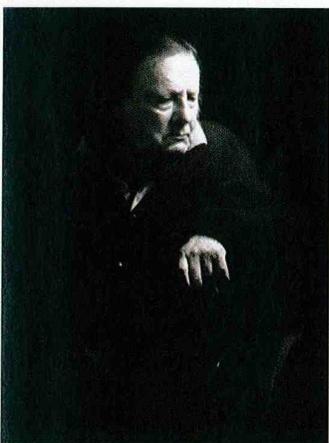
DUBILLARD Dossier



On a fêté, ce 2 décembre 2003, ses 80 ans. Car l'ironie du sort a fait naître Roland Dubillard le jour d'un coup d'Etat, lui qui a multiplié les coups d'éclat. Jongleur de mots, jongleur d'idées, il s'inscrit avec Beckett et Ionesco dans l'Ecole de l'Absurde qui marqua le théâtre français au long des années 1950-1960. Mais Dubillard le roublard, Dubillard le merveilleux, ne peut pas plus que les autres se réduire à un seul style. A l'occasion de l'hommage que lui rend le Théâtre du Rond-Point, retour sur une œuvre qui n'a pas pris une ride.

Du beau, du bon DUBILLARD

Ecrivain, homme de radio, comédien, Dubillard reste un extraordinaire jongleur de mots. Une carrière bâtie à coups de non-sens qui reflète sa vision du monde, où les idées noires cèdent toujours le pas à la fantaisie



Alain Dreyfus

Roland Dubillard est né le 2 décembre 1923, à Paris, au 11, rue du Bac. Arrêtez. Coupez. Non pas que Roland Dubillard ne soit pas né (c'est attesté par l'état civil), et précisément à cette date, et à cet endroit – mais il est parfaitement indécent, voire absurde, de commencer ainsi un article sur celui qui souffre, selon une de ses plus éminentes biographes, Diane Henneton, et ce depuis son plus jeune âge, d'une « *chronologie parfaitement perturbée.* »

Pour évoquer sa naissance, il serait plus judicieux de se fier à ses propres souvenirs, consignés au centre de ses *Carnets en marge* : « *Ma mère avait un grand lit. J'y naquis je ne sais plus quel jour du mauvais côté.* » Ce n'est pas précisément ce qui s'appelle naître du bon pied, d'autant qu'il ajoute, en 1947 : « *Si j'étais encore un bébé, la première expression que je voudrais qu'on m'apprenne, c'est "Allez-vous-en !"* »

Pour en finir avec les références strictement privées sur lesquelles cet homme pudique déteste s'étendre (il y a tellement d'autres endroits plus confortables où s'allonger), sachez, ce n'est pas un secret, que son père était négociant en sardines, qu'il a trouvé la mort en 1936 dans un accident de voiture, de quoi noircir l'humour d'un enfant de treize ans. Sa guerre ? Belle, comme on dit, si tant est que cette expression ait un sens : il participe activement à la Résistance et décroche une licence de philosophie. Avec une prédilection pour la logique, qu'il poussera déjà à son extrême limite dans sa première publication, *Les Diablogues* (1947), dont on ne peut résister de donner, pour se mettre en jambes, un court extrait : tenez, au hasard, *La Poche et la main* : « *DEUX : Eh ben, c'est comme si je voulais mettre ma main droite dans un gant gauche, c'est pas possible. UN : Pourquoi, vous n'avez pas les deux mains faites pareilles ? DEUX : Comment !* »



■ Roland Dubillard écrit et joue *Naïves hirondelles* en 1961. Autour de lui, Tania Balachova, Arlette Reinerg et Bernard Fresson.

■ *Naïves hirondelles* ouvre, dans les années 60, une période féconde dans la production théâtrale de Dubillard.



© Agence Bernard

« Je n'ai pas les deux mains faites pareilles ! » *Elles sont aussi pareilles que les vôtres, mes mains. Regardez. Si on ne les voyait pas ensemble, on les prendrait l'une pour l'autre, tellement elles se ressemblent. UN : Si elles se ressemblaient tant que ça, elles pourraient rentrer dans le même gant. DEUX : Oui, il y a quelque chose de pas normal, là-dedans. Montrez-moi voir les vôtres. »*

La vie de Roland Dubillard flirte indéniablement avec des abîmes de perplexité, comme en témoigne l'ultime phrase des *Confessions d'un fumeur de tabac français*, lecture salutaire en ces temps où la fumée se vante de tuer : « *J'avais appris à croire que je savais résoudre les faux problèmes.* » Mais revenons à notre mouton, troupeau à lui tout seul, puisque qu'on peut qualifier l'auteur d'*Olga ma vache* de poète, nouvelliste, essayiste, scénariste, comédien, metteur en scène, homme de radio et de psychothérapeute. Pour faire bref, on tiendra pour quantité négligeable ses incursions de jeunesse dans la peinture et la musique.

C'est sous la houlette de Jean Tardieu, autre maître du non-sens, qu'il fait ses premières armes au club de la Radiodiffusion française. En 1953, débutent sur les ondes les dialogues ping-pong entre *Grégoire* et *Amédée* (il endosse le rôle de Grégoire). La même année, *Si Camille me voyait* est créée au théâtre de Babylone, qui propose quelques mois plus tard (tiens comme c'est bizarre...) *En attendant Godot*. On a souvent rapproché, et sans doute pas tout à fait à tort, Dubillard de Beckett et de Ionesco sous l'intitulé pratique de « théâtre de l'absurde ».

Les années 1960-1970 marquent sans doute sa période la plus féconde : *Naïves hirondelles* (1961), *La Maison d'os* (1966), pièce, dit-il « *construite comme une maison* », *Le Jardin aux betteraves* (1969), ...*Où boivent les vaches* (1972). Parallèlement, il bâtit son œuvre poétique, à coups de *On dirait que je suis tombé* (1966), suivi de *Méditation sur la difficulté d'être en bronze* (1972). Comme si tout cela ne suffisait pas, il est loin de limiter ses talents d'acteur à ses seuls textes et prête sa silhouette et sa voix délicieusement

narquoises aux œuvres (entre autres) de Georges Schéhadé et Robert Pinget, et joue dans les films d'Alain Robbe-Grillet, Yannick Bellon, Patrice Leconte et Serge Gainsbourg.

En 1987, un accident vasculaire le laisse hémiparalysé et paralysé des deux jambes. S'en suit une longue période de silence, mais certainement pas d'oubli. En 1998, la sortie des *Carnets en marge*, donne, non pas la clé, mais un trousseau disparate pour saisir les facettes d'un personnage d'une insondable franchise : « *J'existe implicitement, écrit-il, dans tout ce qui existe : ma présence au monde est sournoise.* »

Dubillard a longtemps hésité à publier ces bribes qu'il qualifie joliment de « *morceaux moisis* ». Rédigés à la va-vite sur des cahiers d'écoliers, (de chez Clairefontaine et Joseph Gibert) sur de petits carnets, des papiers à en-tête d'hôtel ou de la Maison de la Radio, sur des dos de bostons de premières de théâtre, ces *Carnets* couvrent cinquante années, de mars 1947 à juin 1997. Patchwork d'aphorismes, de poèmes ébauchés, de notes sur le vif, de considérations métaphysiques, de coup de blues et de savoureux coq-à-l'âne, cet ouvrage (devenu presque introuvable, honte soit sur son éditeur Gallimard), dit tout des exorcismes de celui qui regarde « *la mouche noire de la mort dans le creux de (son) oreiller vide.* »

Sur quelques mille pages, un univers d'une terrible noirceur se propage, sans que pour autant la tristesse cède à l'humour et à la fantaisie. Pudeur encore ? Il y a chez Dubillard un refus toujours affirmé se prendre au sérieux. Haro sur les grandes phrases et les grands phraseurs : lorsqu'il relit *Oceano Nox* de Victor Hugo (« *Ô combien de marins, combien de capitaines...* »), il suggère qu'un auteur contemporain doit se contenter d'un plus simple : « *Si c'est pas malheureux quand on pense...* »

On puise comme dans une mine d'or dans ces *Carnets en marge* des formules aussi terribles que lapidaires : « *Dans " avec toi " ce n'est pas toi qui me gêne. C'est " Avec " », ou : « Cramponné à ce stylo, fêtu de paille, qui ne m'appartient même pas. Je n'ai rien. Naufrage sans navire.* » (1991).

On peut trouver plus gai : « *Quand je rêve d'un chat, mon chien saute sur mon lit et aboie pour me réveiller.* » Ou plus intrigant : « *De la solitude : un homme ne peut pas être seul dans deux endroits à la fois.* » Ou plus définitif : « *En général, la physiologie, le comportement des adultes montrent qu'ils n'en deviennent pas d'être devenus des adultes ; il en demeurent abrutis toute leur vie.* » L'espoir fait vivre ? En voilà pour l'espoir : « *Ce qui me retient de vivre ; une crainte du même ordre que celle qui oblige le maniaque à vérifier la fermeture du gaz ou de sa braguette.* »

Celui qui renaît sans cesse, l'extravagant capable « *d'hallucinations dont il ne s'apercevait pas* » n'a pas dit son dernier mot. Même si, toujours courtois, ce dérisoire dernier mot, nul doute qu'il vous le laisse. ■

« J'existe implicitement dans tout ce qui existe : ma présence au monde est sournoise. »

(Roland Dubillard)

Le calendrier **Dubillard**



Le Théâtre du Rond-Point organise un Festival Dubillard, dans les trois salles du 2 mars au 30 avril. Tél. : 0 892 701 603.

Les Chiens de conserve

Mise en scène de Catherine Marnas, Avec : Serge Brincat, Francis Leplay, Frank Manzoni, Maud Narboni, Olivier Pauls, Catherine Pietri, Agnès Pontier. du 2 au 28 mars

Salle Jean Tardieu, jusqu'au 28 mars. Paru chez Gallimard, collection *Le manteau d'Arlequin*.

Les Crabes ou les hôtes et les hôtes

Mise en scène et scénographie de Katerina Gozzi, Avec Thierry Bosc, Luc-Antoine Diquero, Maria Verdi, Maya Mercer.

Salle Roland Topor, du 4 au 28 mars.

Orléans. Le 9 juin. Paru chez Gallimard dans *Si Camille me voyait* (collection *Le manteau d'Arlequin*).

Le jardin aux betteraves (voir p. 30)

Mise en scène de Jean-Michel Ribes. Avec : Julie Depardieu, Philippe Magnan, Pierre Mifsud, François Morel, Yves Pignot. **Salle Renaud-Barrault**, du 9 mars au 9 avril.



TOURNÉE :

Nice. Théâtre, du 14 au 17 avril. Tél. : 04 93 13 90 90.

Nantes. Maison de la culture de la Loire Atlantique, du 29 avril au 13 mai. Tél. : 02 51 88 25 25.

Orvault (44). Théâtre de la Gobinière, le 7 mai. Tél. : 02 51 78 33 33.

Limoges. Théâtre de l'Union, du 18 au 21 mai. Tél. : 05 55 77 37 37.

La Rochelle. La Coursive, du 25 au 27 mai. Tél. : 05 46 51 54 02/03.

Marseille. Théâtre de la Criée, du 3 au 12 juin. Tél. : 04 91 54 70 50.

Béthune. Comédie de Béthune, du 16 au 18 juin. Tél. : 0 826 802 600.

Naïves hirondelles

Mise en scène de Vincent Debost, Avec : Vincent Debost, Margot Faure, Anne Girouard, Alexandre Lachaux.

Salle Jean Tardieu, du 6 au 30 avril. Paru chez Gallimard.

La Boîte à outils

Poème en prose de Dubillard, réédité dans *Je dirai que je suis tombé*, Gallimard 2003. montage et mise en scène d'Anne Bourgeois Avec : Frédéric Almaviva, Domitille Bioret, Laurence Blasco, Stéphane Hausauer, Philippe Sivy.

Salle Roland Topor, du 7 au 30 avril. Etampes, Théâtre municipal, le 7 mai. Tél. : 01 69 92 69 07.

Paternelle II

Spectacle musical mis en scène par Ariane Dubillard, (voir p.33) Avec : Simon Bakhouché, Ariane Dubillard et Isabelle Serrand.

Salle Roland Topor, du 9 au 30 avril.

Bretagne 9

... Où boivent les vaches

Mise en scène et décors d'Eric Vigner (voir p. 34).

Avec : Hélène Babu, Jean-Damien Harbin, Pierre Gérard, Thierry Godard, Micha Lescot, Marc Susini, Jean-Philippe Vidal, Jutta Johanna Weiss.

Salle Renaud-Barrault du 15 au 30 avril.

Reims. Comédie de Reims, du 25 au 28 mai. Tél. : 03 26 48 49 10.

Paru chez Gallimard, collection *Le manteau d'Arlequin*.

AUXQUEL S'AJOUTENT :

Les surprises Dubillard

Elles rendent hommage à Dubillard, homme de radio : des modules sonores d'œuvres radiophoniques de Dubillard, mis en ondes par Philippe Labrousse sont diffusés avant le début d'une série de lectures :

Si Camille me voyait, salle Roland Topor le 22 mars à 21 h ;

Confessions d'un fumeur de tabac français, salle Jean Tardieu, le 30 mars à 21h ;

Le carnet en marge, salle Jean Tardieu, le 8 avril à 18h30.



L'APÉRO DE BARROT :

Olivier Barrot consacrera une heure à Dubillard, clôturée par un verre à la librairie du Rond-Point. **Salle Roland Topor**, le 27 avril à 18h30.

DUBILLARD VU PAR D'AUTRES :

Les Nouveaux Diablogues.

Mise en scène d'Olivier Courbier.

Avec Stéphane Hersœn, Nathalie Bernard.

Paris (XV^e). **Théo Théâtre** du 2 au 19 juillet. Tél. : 01 45 54 00 16.

Julie DEPARDIEU

LA VÉNUS AUX BETTERAVES



© Pascal Victor

Pierre Notte

Elle farfouille dans son sac, saisit à 15 h 32 un carnet pour y noter son envie furieuse d'en griller une. Décidée, œil noir : « *J'arrête la clope. Je note que j'ai envie d'une cigarette. Et je ne fume pas.* » Trentenaire résolument blonde, elle quitte le tournage du dernier film, très attendu, de Jean-Pierre Jeunet, *Un long dimanche de fiançailles*, pour lequel elle a adopté une chevelure d'un roux extrême.

Elle rayonne, ensoleille. « *Ça ne part pas ! Je ressemble à Micheline Dax. J'adore Micheline Dax.* » 15 h 33, elle boit un thé, allume une Marlboro. Les contradictions poussent partout, naturelles. Julie les plante comme les pétunias de sa maison de banlieue, les cultive. Méthodique, clope au bec, l'actrice gribouille dans son carnet dès 15 h 34 sa résolution nouvelle d'en finir avec le tabac. « *J'arrête seulement quand je fume* » pourrait dire son personnage de Dubillard, pétri de paradoxes absurdes comme la vie. Son metteur en scène, Jean-Michel Ribes, la connaît depuis qu'elle a trois ans. Il confirme : « *Elle appartient à cette génération de ravissantes jeunes filles, mais au-delà, elle possède un réel univers, plein de curiosité, de cocasserie et de poésie pure. Son projet, c'est vivre loin de Paris, où les tentations sont trop grandes, pour élever ses poules !* » Info vérifiée. Par amour sincère, en hommage à ses égéries vocales Bartoli, Dessay et Callas, Julie a choisi le nom des trois volatiles qu'elle adoptera au printemps ; Cécilia, Natalie et Maria... « *J'attends avril. J'aurai mon poulailler et mon nouveau jardin. Ma maison sera construite !* » Obsessionnelle, elle dit toujours dévorer les mêmes choses, boudins blancs et entrecôtes. Dans le potager de la maison de Bougival, ville natale, elle soigne courges et salsifis, produit ses soupes mais n'aime pas les légumes. « *Si je pouvais faire pousser de la viande...* »

Dans *Le Jardin aux Betteraves*, Julie Depardieu investit un quatuor perdu dans un champs de légumes, transformé en sous-marin conduit par le buste de Beethoven. De son sac, elle sort un CD. « *Je ne sors jamais sans musique.* » Beethoven évidemment, *Sonate à Kreutzer*. Ces temps-ci, elle découvre tout Menuhin, et devient folle de lui. « *Et savez-vous que Beethoven signifie jardin de betteraves en néerlandais ?* »

Elle n'a jamais suivi un cours de comédie. Elle a tout appris au théâtre, spectatrice assidue depuis dix ans. Elle voit



■ Julie Depardieu

© Pascal Victor

tout, s'ennuie ferme. « *J'ai honte pour ceux qui n'inventent rien !* » Ce soir, elle file en voiture avec Ribes et condisciples voir l'ami François Morel dans les farces de Feydeau à Créteil. La veille à Bobigny, elle voyait *Feu l'amour !* d'après Feydeau avec notamment Michel Fau. Admirative : « *Il est à la fois dans l'outrance et la maîtrise. Il s'éclate sans jamais perdre le sens.* »

Sous le bras, elle trimballe une proposition d'affiche du film *Podium* de Yann Moix. Elle y joue la compagne de Benoît Poelvoorde, sosie approximatif de Cloclo. Elle le désigne : « *Il ressemble plutôt à Françoise Sagan !* » Elle adore ce partenaire de jeu, parle, émue, de sa démesure, de sa générosité. Sa fascination va à tout interprète capable d'intimer l'ordre de la suivre.

Un soir à Pleyel, débarquée là par hasard, elle découvre un violoniste aux prises avec Brahms. Elle tombe raide devant le musicien, devenu entre-temps l'homme de sa vie. Depuis, Led Zeppelin et Haendel même combat. « *La musique est l'art majeur. Il y a des notes après lesquelles on sent que les musiciens pourraient mourir.* »

Longtemps, elle s'est couchée de bonne heure. Virées

nocturnes aux Bains Douches. Volatile, elle étudiait le jour à Nanterre et se consommait la nuit. Gamine, elle aspire au métier de postière. « *Recevoir et distribuer le courrier, mon rêve !* » Les autres et leur contact, peut-être, lui manquent. Elle naît en 1973, l'année des *Valseuses*, en pleine gloire de son père. Sa mère Elisabeth écrit des chansons et monte Dubillard avec des groupes d'amateurs. « *C'est l'unique fois où Pialat, assistant à une pièce, n'a pas dit que c'était de la merde !* »

Adolescente, Julie se résigne à vivre écrasée sous la plaque d'un nom. Elle gagne son argent de poche, tamponne les demandes d'autographes adressées à papa. « *Quitte à n'être personne et à ne devenir rien, j'avais décidé de savoir au moins ce que Spinoza avait pris la peine d'écrire.* » Elle suit les cours d'Etienne Balibar, « *encore une histoire de père.* » Elle abandonne à 23 ans ses deux maîtrises, investit les studios, se fait apprentie maquilleuse. « *Je voulais tartiner les autres comme moi-même.* » Elle apparaît par accident à la télévision ou au cinéma, puis rencontre Danielle Dubroux qui lui offre un vrai rôle dans *L'Examen de minuit*.

Julie refuse, exige des essais, puis joue. Elle enchaîne dès lors jusqu'à huit tournages par ans, devant les caméras de Miller, d'Assayas ou de Klapisch. « *Mais le cinéma vous pompe, vous déconstruit. On y fait ce qu'on sait faire. Au théâtre, j'ai l'impression qu'on apprend.* »

Assagie, son projet aujourd'hui : danser nue, chez elle, sur du Rameau à fond. Et pourquoi pas mettre en scène un ballet baroque ? A trente ans, affranchie, Julie Depardieu saisit avec fougue les audaces, les disjonctions de Dubillard. Elle les fait siennes sans s'acharmer à en saisir le sens. La liberté du style va si bien à l'ébouriffée rayonnante. Dubillard affirme : « *J'ai écrit par plaisir, c'est tout.* » Depardieu acquiesce : « *C'est la moindre des choses.* » L'écriture comme l'existence, histoire drôle et tragique, sont à prendre avec le sourire s'il vous plaît, comme un pétunia dans un jardin à betteraves, question de dignité. ■

Le jardin aux betteraves

Paris (VIII^e). Théâtre du Rond-Point, jusqu'au 9 avril, tél. 01 44 95 98 21.

En tournée jusqu'en juin à Nice, Nantes, Limoges, La Rochelle, Marseille, Béthune...

« *Quitte à n'être personne et à ne devenir rien, j'avais décidé de savoir au moins ce que Spinoza avait pris la peine d'écrire.* »

(Julie Depardieu)



■ Arlette Reineg, compagne de Roland Dubillard, dans *Naïves hirondelles*.

© Agence Bernard

Arlette REINERG

COMPAGNE DE ROUTE

Colette Godard

En 1953 et pendant plusieurs années encore, à l'heure approximative du déjeuner : durant quelques minutes, fourchettes et couteaux suspendent leur va-et-vient. La France interrompt ses habitudes culinaires, allume la radio, se délecte d'entendre l'hallucinant duo, les magiciens du bizarre : Grégoire et Amédée. Un demi-siècle plus tard, on peut toujours puiser quelques trésors dans la logique boîteuse de leurs élucubrations : elles ont été publiées en partie, souvent mises en théâtre sous le titre *Diablogues*. De Roland Dubillard, alias Grégoire. La mode en ce temps est aux duos de comiques : Roger Pierre et Jean-Marc Thibault, Darras et Noiret, Poiret et Serrault..., dans les cabarets rive gauche (puis droite). Tandis que les « petites salles » rive gauche (et droite) font découvrir les vertus subversives de l'Absurde.

En 1953, Roger Blin crée *En attendant Godot* de Beckett, et la même année (décidément faste), Jean-Marie Serreau met en scène une pièce de Dubillard, *Si Camille me voyait*, pastiche d'opérette, née d'une commande radio-phonique de Jean Tardieu. Mais Grégoire et Amédée, c'est encore autre chose : des voix comme venues d'un monde parallèle. Des mots comme véhicules nonchamment irrésistibles vers les terres et les mers du fantasque.

Et puisqu'avec Dubillard, rien ne se passe comme prévu, quand Arlette Reineg le pousse à l'action – et ce n'est pas une mince affaire – c'est par un coup de hasard chanceux. Elle qui n'écoute pas la radio, n'a jamais entendu le fameux duo. Mais un soir, elle va voir son amie Tatiana Moukhine, qui a repris la pièce de François Billetdoux *Tchin tchin*. Et dont le partenaire n'est autre que Monsieur Grégoire, Roland Dubillard.

« A la création au Théâtre de Poche, raconte Arlette Reineg, avec François Billetdoux et Katharina Renn, la représentation durait environ une heure et demie. Avec ces deux-là, elle faisait bien une heure de plus. Ils n'improvisaient pas, ils traînaient... ça en devenait drôle. Mais d'un tout autre genre de comique que l'original.

« Elle, je la connaissais, nous avons joué ensemble *Les Bonnes pour Tania Balachova*. Lui, je le découvrais. Tous les deux, ils avaient une présence intense. Allez savoir pourquoi les gens vous émeuvent. Je l'ai vu lui, baisser la nuque. Une nuque rosacée, pathétique. Celle d'un être souffrant, et qui va se révolter... D'un coup j'étais bouleversée. C'était idiot et prodigieux, sans rien à voir avec du concret, du tangible, de l'explicable. C'était ainsi. »

Et comme Arlette Reineg travaillait avec Rossellini, qui l'avait chargée de lui trouver un comédien, elle téléphone chez Dubillard : « Une voix féminine m'a répondu "il est dans le coma" et on a raccroché. Un peu étonnée quand même, je rappelle, la même voix me confirme et me rassure : "Dans deux jours, ça ira." Cet homme a toujours fait grand usage de la tristesse. Une des images les plus drôles que j'ai gardée en mémoire, c'est lui, flottant dans une bouée en pleine Méditerranée, avec une petite casquette et des lunettes noires, et l'air tellement, tellement las. Lassitude, tristesse, révolte tranquille, comme lorsque, à l'âge de neuf ans, en classe, il levait le doigt, et très calme, très poli, avertissait le professeur : "Monsieur, je m'embête, je m'en vais." Après quoi, sans attendre, il sortait.

Bref, deux jours après, je retéléphone pour voir s'il était mort, mais c'est lui qui me répond. Il me donne son accord, je lui indique l'heure et le lieu du rendez-vous. Il est arrivé avec trois jours de retard. Bizarrement, personne ne lui en a voulu. Voilà, il est comme ça. »

Comme ça : à prendre ou à laisser. Arlette Reineg ne laisse pas... En 1961, toujours au Théâtre de Poche, elle met en scène *Naïves hirondelles*, titre d'une chanson que fredonnent les personnages, tous plus extravagants les uns que les autres, entraînés dans un maquis de petits événements apocalyptiques et sans importance, traînant leurs rêves dans le fouillis d'un magasin de porcelaines à peine plus fragiles qu'eux.

« La pièce, personne n'en avait voulu. Je n'arrivais même pas à trouver de comédiennes. Roland voulait changer de rôle... ça commençait mal. Enfin, on y arrive. Les premières se passent plutôt bien. Jusqu'à la générale de presse. L'horreur ! Le lendemain, le surlendemain, dans les quotidiens, c'est un assassinat généralisé. Tous nos

efforts se sont alors concentrés sur ce problème : avoir cinq personnes dans la salle puisque sur scène nous étions quatre. Il nous fallait au moins un spectateur de plus, sinon syndicalement, la représentation ne pouvait pas avoir lieu.

Roland me disait d'arrêter, je commençais à peiner. Et puis un jour est arrivé un monsieur, qui a beaucoup applaudi : c'était Michel Bouquet. Puis ça a été André Roussin. Roland n'arrêtait pas de dire que nous n'avions jamais été aussi mauvais. Il est doué pour, dans le plus beau paysage du monde, pointer le détail qui cloche. Le surlendemain, j'arrive au théâtre, je vois une file d'attente, des voitures, je pense à un accident, à un incendie, je m'affole. J'arrive jusqu'à la caissière, elle est débordée : le matin il y avait eu un grand papier de Roussin en première page du Figaro. Roland ne l'a même pas remercié. Insultes ou compliments, il prend tout sans broncher. »

Roland Dubillard reçoit alors le prix des « U », groupe de critiques, d'écrivains et d'hommes de théâtre, décidés à ne pas oublier les auteurs, à un moment où les metteurs en scène commencent à prendre toute la place. Et puis Roman Polanski projette de tirer un film de *Naïves hirondelles*, avec Catherine Deneuve, qui refuse. Plus tard, trop tard, elle admet son erreur.

À présent reconnu, Dubillard relègue Grégoire au pays des souvenirs, et donne à Arlette Reinerg un texte. Plus précisément une suite de scènes sans indications de lieu, de temps, à peine de personnages: celui d'un vieux tyran pour le moins déphasé, plus quelques subalternes. Après sept mois d'un travail de reconstruction – dont Arlette

Reinerg se demande aujourd'hui s'il était nécessaire – elle met en scène *La Maison d'os* au Théâtre de Lutèce dont elle assure la direction.

Comment oublier la cafardeuse extravagance de Roland Dubillard ? Il y avait sa voix traînante, son corps presque immatériel déjà, à peine soutenu par un squelette en déconfiture, son sourire esquissé, sourire de « l'être souffrant et qui va se révolter » ?

C'est encore au Lutèce qu'en 1969 est créé *Le Jardin aux betteraves*. On est censé y voir quatre musiciens répéter du Beethoven, dans une Maison de la culture en forme de boîte à violon, et qui, pilotée par un étrange individu, se transforme en sous-marin, en train, en fusée spatiale... Dubillard joue celui qui finit par se prendre pour Beethoven. Et comme en plus il met en scène ce texte par lui-même délirant, il emmène le tout dans le vertige d'un absurde cosmique...

En 1972, il fait l'acteur dans *...Où boivent les vaches* à l'Odéon, sous la direction de Roger Blin. En fait, écrits ou non pour le théâtre, ses textes ne cessent d'être montés. Mais il a fallu attendre 2003 pour qu'Arlette Reinerg y revienne : au Théâtre de l'île Saint-Louis, elle a mis en scène Jacques Blot dans *Olga ma vache*, récit à la première personne d'une obsessionnelle passion.

« *Un des contes les plus méchants, les plus cruels, les plus tendres aussi sur le rapport de Dubillard à l'amour. Il était tout jeune quand il l'a écrit. Bien ou mal, ce n'est pas le problème. Il n'a d'ailleurs jamais changé, jamais "progressé" au sens habituel. Il a toujours été aussi vieux qu'aujourd'hui.* » ■

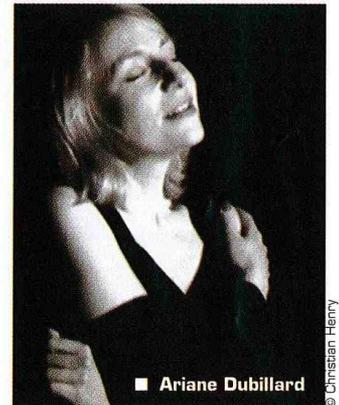
GRANDIR DUBILLARD

Gamine, elle fait les frais de l'absurdité tragique de l'existence. Orpheline de mère au plus jeune âge, Ariane vit seule avec papa Dubillard. Au cœur de leur deuil commun, Roland lui apprend à rire, question de vie ou de mort. La poésie la sauve. « *Notre relation était fusionnelle, se rappelle Ariane Dubillard. Je lui dois mes paradoxes, mon humour et mes sautes d'humeurs... Je revendique une parenté très forte, même s'il m'est arrivé de ne plus vouloir être la fille de mon père.* »

A 20 ans, elle fuit, s'installe deux ans et demi en Chine, tente une autre vie, mais renonce. A son retour, Elisabeth Depardieu guide ses premiers pas sur les planches : en 1988, Ariane joue Dubillard et intimide Pialat. Actrice, chanteuse de formation classique, elle devient l'interprète privilégiée de l'univers tutélaire, dans les pièces *Les Crabes* ou *Dedans notre maison* ; dans le récit *Le Léopard de l'amour* et autres *Cabarets Dubillard*. Entre-temps, l'écrivain, dans le recueil

La Boîte à Outil, compose le poème *Paternelle*, où il évoque l'absence de sa fille. « *Tant de rire accouplé à tant de désespoir* » écrit-il. « *C'est toujours ce même fil, commente-t-elle, entre farce et gravité.* » Le titre de la chanson de Roland devient en toute logique celui du spectacle d'Ariane.

Parrainée par Juliette Gréco ou Anne Sylvestre, elle explore depuis près de dix ans la galaxie poétique de son père parmi celles de Vian, Desnos ou Prévert. Affranchie aujourd'hui de la peur d'un héritage trop lourd, elle organise, met en scène et interprète *Paternelle II*, spectacle caméléon comme l'univers de Roland. Collusions de lyrique, d'épique, d'absurde, les sketches, les chansons et les poésies de Dubillard jonglent avec l'émotion intacte et la dérision tenace, politesse de rigueur. Sereine, sans peur, voix claire et regard droit, la demoiselle s'affirme « *légitime et légère, libre enfin* » dans le monde du patriarcat. C'est l'envol d'Ariane. ■



■ Ariane Dubillard

© Christian Henry

Paternelle II,

avec également Simon Bakhouché et Isabelle Serrand, Paris (VIII^e). Théâtre du Rond-Point, du 9 au 30 avril. Tél. : 0892 701 603.

ABREUVOIR dadaïste



■ ...Où boivent les vaches
(mise en scène d'Eric Vigner) :
Hélène Babu et Micha Lescot.

© Alain Ferrassery

Patrick Sourd

Mieux vaut parler comme on veut que comme il faut. Ou alors, je vais me taire.» Reprenant à son compte cette maxime de Roland Dubillard, Eric Vigner en avait fait le mot d'ordre libérateur et définitif qui présidait, au début des années 1990, à la création de sa première compagnie de théâtre. Un bel hommage à l'auteur qui lui servit de

guide et l'accompagna tout au long de son parcours d'acteur et de jeune metteur en scène.

« Je suis rentré presque par hasard dans la maison de Roland Dubillard, par la petite porte à la fin de l'adolescence, et j'y suis resté. La première fois, c'était en Bretagne, au Conservatoire de région. Deux amis présentaient une scène de *La Maison d'os* : je n'ai rien compris. J'ai tendu l'oreille, intrigué par le texte, puis je l'ai travaillé pour présenter le concours d'entrée au Conservatoire. Et enfin, quand il a fallu faire ma première mise en scène, c'est tout naturellement vers lui que je me suis tourné. *La Maison d'os* n'était plus visitée depuis une trentaine d'années, et ce texte s'offrait à nous comme la matière du nouveau théâtre que nous voulions construire : un manifeste poétique pour inventer l'avenir par le théâtre, exactement. »

En installant ce premier geste d'artiste dans un entrepôt désaffecté de la banlieue parisienne, Eric Vigner posa les fondations d'une aventure théâtrale remarquée, qui l'a conduit à prendre la direction du Théâtre de Lorient. Il y dirige maintenant depuis 1996 les destinées du Centre dramatique de Bretagne.

De Duras à Hugo, de Corneille à Ionesco, l'éclectisme dont a toujours fait preuve Eric Vigner nous a entraîné avec brio à la découverte de multiples horizons poétiques. Mais quand il s'agit des grands chambardements de la vie, Dubillard reste pour lui l'auteur symbolique, son point de référence. Et, s'il était une année qu'il convenait de marquer d'une pierre blanche dans l'histoire du Centre dramatique de Bretagne, ce fut bien 2003. De régional, le Centre est devenu national et la ville met à sa disposition la nouvelle salle du Grand Théâtre, conçue par l'architecte Henri Gaudin.

En charge de la programmation théâtrale du nouveau lieu, l'équipe d'Eric Vigner peut dorénavant travailler sur plusieurs registres : concevoir une programmation spécifique pour une petite salle de 250 places et proposer des créations pour le vaste plateau et les plus de 1000 places du Grand Théâtre. Un changement d'échelle et un nouveau défi à relever, qui ne pouvaient évidemment se penser sans Roland Dubillard. Treize ans après *La Maison d'os*, Eric Vigner revient donc à son auteur de prédilection pour ouvrir cette saison de renouveau au Grand Théâtre avec ...*Où boivent les vaches*.

L'intrigue de la pièce repose principalement sur la réalisation d'une œuvre d'art. Il s'agit, pour un nommé Félix, de répondre à une commande officielle aberrante : exécuter pour le jardin du Luxembourg la Fontaine Médicis, qui y existe déjà depuis 1630 ! Faire entendre cette charge de Dubillard dans un espace venant à peine d'être inauguré, au cœur d'un bâtiment représentant l'un des derniers fleurons de l'architecture française contemporaine ne manquait évidemment pas de sel. La pièce prenait, le jour de la première, un tour joyeusement jubilatoire. Mais au-delà de l'anecdote, ce que l'on

retient de la belle mise en scène d'Eric Vigner, c'est l'étrange actualité du propos de Dubillard et la rare adhésion qu'il provoque chez les spectateurs.

Écrite en 1969, et créée en 1972 au théâtre Récamier par la compagnie Renaud-Barraud dans une mise en scène de Roger Blin, la pièce est la réponse de l'artiste à une commande du Festival d'automne. Le poète y fait une somme sur la manière de ne pas refaire ce qu'il a déjà fait. Au regard des événements de 1968, l'écriture de Dubillard semble tourner le dos à son époque. Elle résonne toutefois, trente ans plus tard, comme anticipation décrivant notre monde avec une terrible acuité.

« *L'écriture de Dubillard n'est pas datable. A le lire aujourd'hui, on peut le considérer comme un visionnaire. Le monde et la pensée intellectuelle des années 1970 étaient idéologiques, et s'il y a une chose absolument absente de ses textes, c'est bien l'idéologie. Chez Dubillard, c'est l'individu qui est mis en avant. Il est pour lui impensable de réunir des gens pour défendre une même idée. Chacun a sa maison, chacun la construit lui-même à son image et il est inimaginable que deux maisons soient identiques.*

C'est pourquoi, constatant de nos jours la faillite des idéologies, il y a beaucoup d'espoir à faire entendre cette pensée qui met l'individu au centre du monde. »

Dubillard était à son époque un des rares à s'imposer une telle distance face à la société, à ne pas s'être précipité tête baissée vers ces abreuvoirs à idées où beaucoup se sont rendu... là où boivent les vaches. « *Avec le recul, on peut vraiment saisir la justesse de ses critiques, tant de la politique culturelle de l'État, que de la constitution d'une caste d'artistes subventionnés.* »

Eric Vigner poursuit : « *Son écriture pourrait, si l'on osait le jeu de mot s'agissant d'une histoire de vaches, être dadaïste. Le rire fait partie intégrante de l'œuvre de Dubillard. La violence et la douleur sont des formes souterraines. La seule manière de les exprimer et de faire monter le rire pour, à la fin, faucher le public sur un presque rien qui pourtant fait sens. Dubillard, c'est une machine à nettoyer les idées. Avec une vraie pudeur et sans avoir la prétention de faire œuvre, il concentre sa force de contestation dans la seule revendication d'une magnifique légèreté* » ■

... Où boivent les vaches

de Roland Dubillard, mise en scène Eric Vigner.

Paris (VIII^e). Théâtre du Rond-Point, du 15 au 30 avril, tél. : 01 44 95 98 21.

A Lire : *Roland Dubillard, Revue d'esthétique*, éditions Jean-Michel Place, 1998, 57,93 €.

RASKINE RETROUVE DUBILLARD

Colette Godard

Directeur du Théâtre du Point du jour à Lyon, metteur en scène porté vers l'humour sauvage (comme dernièrement avec *Barbe bleue espoir des femmes*, ou *Les Relations de Claire* de l'allemande Dea Loher, *Max Gericke* de Manfred Karge, sans oublier une version vaudevillesque du *Huis-clos* de Sartre), Michel Raskine a saisi l'occasion de retrouver Roland Dubillard. En 1998, il l'avait fait découvrir aux élèves de l'École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre à travers *La Maison d'os*. Il cherchait un texte correspondant aux impératifs du genre : offrir un rôle pratiquement équivalent à chaque élève.

« *Autant dire un ovni, et La Maison d'os en est un. Inmontable, jamais monté d'ailleurs dans sa version intégrale. Je me demande si c'est possible, il faudrait un jour s'y mettre... Toute l'œuvre de Dubillard présente un défi. Elle est vaste, ambitieuse et complètement cinglée. Un sommet pour qui, comme moi, aime la comédie noire et le théâtre de langage. Le langage, Dubillard l'invente perpétuellement.*

Les élèves ne connaissaient rien de l'auteur. Ils ont dû passer à la trappe leur formation au théâtre de person-

nages et de psychologie, accepter de représenter un groupe interchangeable et non plus des individus, se concentrer sur les rapports de force, s'engager dans une logique du bizarre, tout en jouant le langage, les dialogues, et pas seulement l'absurde des situations...

Il y a eu au départ une grande stupeur. Ils étaient tombés dans un monde inconnu. Ils ne posaient pas de questions sur l'histoire de cette pièce, ni sur son importance dans son époque. Ils se demandaient surtout à quelle sauce ils allaient être mangés. Peu à peu, ils ont compris, se sont engagés corps et âmes dans ce grand tout foldingue. Alors ils se sont amusés, sont arrivés à quelque chose de carrément et même gratuitement ludique. Un pur jeu théâtral. À partir de là, nous avons pu travailler, garder l'énergie – ils sont jeunes – trouver la force de la pièce, le comique féroce de ce vieillard entouré de valets serviles et fourbes, qui doucement se dégingue et va vers la mort. »

En attendant (peut-être) une version plus ou moins intégrale de *La Maison d'os*, Michel Raskine dans le cadre du festival Dubillard, organisé par le théâtre du Rond-Point (voir calendrier page 29), dirigera une lecture de la pièce *Confessions d'un fumeur de tabac français*. Cette œuvre sera adaptée et lue par Marieff Guittier. ■



■ Michel Raskine, qui dirigera une lecture de Dubillard, au Théâtre du Rond-Point, le 30 mars.

© Brigitte Enguerrand



■ *Ma vie de chandelle* de Fabrice Melquiot, mis en scène par Emmanuel Demarcy-Mota.